

Qu'a-t-on à apprendre de l'*Artemisia*?  
 À partir de son travail pour la Biennale de Lubumbashi, l'artiste Uriel Orlow s'entretient avec Samir Boumediene autour de l'histoire de cette plante et de la lutte contre la malaria. Des manœuvres coloniales et militaires aux contre-indications de l'OMS, Uriel et Samir explorent le rôle politique des plantes médicinales et interrogent l'extractivisme qui imprègne notre médecine moderne. La résistance ne passerait-elle pas aussi par le modèle de la tisane?

# Learning from Artemisia

CONVERSATION ENTRE

**Uriel Orlow  
& Samir Boumediene**

[a]





**SAMIR BOUMEDIENE** Pourquoi as-tu choisi de présenter ce travail sur l'*Artemisia* sous la forme d'un documentaire, d'une installation vidéo ?

**URIEL ORLOW** Plusieurs raisons expliquent cette forme. Mon travail autour de l'*Artemisia* a débuté par une demande de projet pour la Biennale de Lubumbashi, en République démocratique du Congo. Lors de ma première visite à Lubumbashi, j'ai appris qu'un ami avait contracté le paludisme, qu'on lui avait donné une tisane et qu'il allait beaucoup mieux. Cette histoire m'intéressait. J'ai donc retrouvé cet ami, et j'ai découvert une coopérative de femmes à une heure de route au sud de Lubumbashi, à Lumata. Ces femmes cultivent l'*Artemisia afra* avec un médecin qui vit à Lubumbashi. J'ai commencé à échanger avec elles, à observer ce qu'elles font, à travailler là-bas. Puis est venue l'idée de faire un jardin d'*Artemisia* à Lubumbashi pour la Biennale, dans l'optique d'inviter les gens et de diffuser ce savoir. Mon projet pour la biennale, c'était donc à la base ce jardin accompagné d'une peinture murale derrière.

J'ai aussi réalisé des portraits de toutes les femmes, qui étaient exposés là-bas. Pour moi, il était exclu que j'expose ces portraits en Europe, parce que le contexte est complètement différent. Un homme blanc qui débarque et réalise des portraits de femmes qui travaillent la terre, ça ne va pas. Il y avait des questions de représentation très fortes pour moi. À Lubumbashi, cette forme faisait sens car cela permet une visibilité de ces femmes qui effectuent un travail qui n'est pas reconnu. Il n'y a pas de soutien de l'État parce que l'OMS est contre l'usage de l'*Artemisia*. J'ai également réalisé une vidéo qui montrait le travail de ces femmes à Lumata. Là aussi, je n'étais pas à l'aise avec l'idée de montrer cette vidéo en Europe. Il était important pour moi de trouver une nouvelle forme pour exposer ce travail à l'étranger. D'où l'idée de la lettre dans mon installation vidéo : j'écris une lettre depuis Lubumbashi à destination de l'Europe, accompagnée d'images. Cette forme vient donc de ce problème de représentation, que j'aborde à l'intérieur même de mon travail. Par exemple, je parle d'extraction au sens propre, mais je parle aussi de l'extraction des images.

**S. B.** Je trouve que c'est toujours intéressant d'essayer de définir non seulement la position d'où l'on parle, mais aussi de montrer qu'on parle toujours depuis des contradictions et qu'il ne faut ni les cacher ni prétendre les avoir dépassées,

« Cela permet une visibilité de ces femmes qui effectuent un travail qui n'est pas reconnu. Il n'y a pas de soutien de l'État parce que l'OMS est contre l'usage de l'*Artemisia*. » U. O.

mais essayer de les faire travailler. En cela, il y a une vraie parenté dans nos démarches, même si je rencontre des problèmes qui ne sont pas tout à fait similaires aux tiens. Dans tous les cas, j'aime beaucoup comment tu te positionnes en termes d'énonciation. Mais comment le projet a-t-il été reçu là-bas ?

**U. O.** Le projet a été très bien reçu sur place et a suscité beaucoup d'intérêt. On a même commencé à vendre de la tisane d'*Artemisia*, et les gens ont aussi utilisé le jardin. C'était justement l'idée, que les gens puissent couper l'*Artemisia* dans ce jardin-là et cultiver leur propre jardin d'*Artemisia* à la maison. Pour moi, il était important que ce travail ne fonctionne pas seulement au niveau de la représentation, mais qu'il y ait aussi un engagement sur place. C'est un peu plus difficile à l'étranger. Je viens de montrer ce travail en Angleterre, et un critique d'art du *Guardian* a écrit un article sur l'exposition. Il a certainement effectué une recherche très rapide sur Google à propos de la malaria et de l'*Artemisia*. Bien sûr, il a vu que l'OMS est contre l'usage de cette plante. Et donc, dans son article, il parle des artistes qui « blaguent » avec la malaria et qui s'intéressent à des médecines qui n'ont pas de valeur.

**S. B.** C'est étonnant qu'un journaliste du *Guardian* soit si peu au fait de ce qu'est la médecine traditionnelle. Mais je pense que cela est lié à la période que l'on vit en ce moment. Ce qui se manifeste ici, c'est le besoin pour certaines personnes d'affirmer une confiance absolue dans la médecine occidentale.

Le cas de l'*Artemisia* est particulièrement intéressant. Le président malgache l'a promu comme remède possible contre la COVID. Or, historiquement, le dérivé chimique de l'*Artemisia annua*, l'artémisinine, remplace la quinine dans le traitement du paludisme. Et donc, c'est intéressant qu'en Europe aussi bien qu'à Madagascar, on ait utilisé

des remèdes antipaludiques comme voies possibles de traitement contre la COVID. Je n'entre pas du tout dans le débat de savoir si cela fonctionne ou non ; je n'ai absolument pas d'expertise ni d'avis sur ce sujet. Mais ce que cela montre, à mon sens – et c'est très bien dit dans ton documentaire –, c'est que la lutte contre la malaria a façonné politiquement tout un ensemble de configurations (guerres, constructions étatiques, etc.), mais elle a aussi façonné l'art médical. Il y a tout un transfert de procédés depuis la prise en charge de la malaria vers la prise en charge d'autres maladies.

Pour en revenir à la quinine, il s'agit d'une molécule qui a été extraite pour la première fois en 1820 par deux chimistes français, Joseph Pelletier et Joseph Caventou, à partir d'un arbre qui est le quinquina. C'est un arbre qui vient des Andes, entre le Pérou et l'Équateur actuel, et qui est connu dans les années 1630 environ, sans doute par des jésuites, pour soigner ce qu'on appelle à l'époque les « fièvres intermittentes », qui correspondent plus ou moins à la malaria. Aussi, lorsqu'ils comprennent que le quinquina peut agir contre les fièvres intermittentes, les jésuites vont développer tout un business autour de cette plante, qui va faire l'objet de controverses et qui va être accrédité par plusieurs instances. En France, le roi Louis XIV et toute sa cour feront de ce remède un instrument politique.

Là où ça rejoint vraiment les préoccupations que l'on retrouve dans ton film, c'est que dès que l'on comprend la façon dont on peut utiliser cette plante, on en fait un instrument de guerre. Des systèmes d'approvisionnement vont être créés assez rapidement pour les armées qui combattent sur des terrains paludés. Or, l'arbre à quinquina n'est pas cultivé ; c'est une ressource sauvage. On en arrache les écorces. Il s'agit donc d'une économie d'extraction – c'est une dimension importante, on y reviendra plus tard. Pendant plusieurs siècles,

cette plante va ainsi servir d'arme de guerre, surtout à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque la quinine est extraite de l'écorce – encore une extraction sur l'extraction. La quinine va être diffusée à l'échelle mondiale, notamment par les conquêtes coloniales en Asie du Sud-Est et en Afrique. Ce qui se passe entre-temps est assez dramatique : l'exploitation des quinquinas a été tellement intense qu'elle a donné lieu à la quasi-disparition de l'arbre dans les régions où il poussait. Tout l'enjeu au XIX<sup>e</sup> siècle sera d'acclimater l'arbre dans d'autres parties du monde. La Hollande y parviendra sur l'île de Java, qui va devenir, malgré l'interdiction de l'esclavage à partir de 1863, une grosse plantation esclavagiste de quinquina. La France fera de même à La Réunion, par exemple.

Le quinquina est donc une des grandes armes de la conquête coloniale. Et l'on trouve des traces de cela dans tout l'imaginaire colonial, notamment dans *Tintin au Congo*, lorsque Tintin doit prendre une dose de quinine et en fait prendre aussi à son assistant congolais. Cette plante se trouve au cœur des rapports entre médecine et colonisation. Ce n'est d'ailleurs pas anodin que Didier Raoult ait mis en avant l'hydroxychloroquine, qui est un dérivé de la quinine. Il est spécialiste des « médecines tropicales », qui sont le nom moderne des médecines coloniales.

**U. O.** Il faut rappeler qu'un des problèmes de l'extraction, c'est que se développe au fur et à mesure, par des mutations, une résistance de la maladie, car on utilise seulement un ingrédient.

**S. B.** En effet, c'est le gros problème du continent africain au niveau de la lutte contre la malaria. La malaria telle qu'on la connaît aujourd'hui est un concept qui date du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les époques précédentes, la maladie existe mais elle n'est pas connue en tant que telle. L'Empire romain était en grande partie organisé autour de la lutte contre la

malaria. On ne savait pas l'identifier, on ne savait même pas que cela provenait des moustiques, mais il y avait toute une organisation de l'espace, avec des structures agraires, qui consistait à lutter contre ce fléau qu'est le « mauvais air » (*mal aria*). À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et du XIX<sup>e</sup> siècle, deux moyens de lutter contre cette maladie vont être mis en place : le quinquina, surtout quand il devient la quinine, mais aussi les opérations de bonification, c'est-à-dire l'assèchement des marais. D'un point de vue écologique, d'ailleurs, cette destruction des zones humides est une vraie catastrophe. En Italie, cela a pris fin après l'arrivée des troupes américaines, qui ont terminé ces opérations d'assèchement.

Toute cette entreprise a mis un terme à l'existence de la malaria dans les pays occidentaux, ce qui fait que pour Big Pharma, développer des traitements contre le paludisme devient un enjeu assez secondaire. C'est pourquoi l'on s'en tient à la quinine. Or, comme tu l'as dit, puisqu'il s'agit d'une seule molécule, des parasites vont, par le mécanisme de sélection naturelle, résister aux effets de cette molécule et devenir peu à peu dominants. C'est ce qu'on nomme la « quinino-résistance ».

Une des raisons pour lesquelles le Japon attaque Pearl Harbor en 1944 tient au fait que c'est là que se trouvent les stocks de quinine qu'utilise l'armée américaine. L'attaque de Pearl Harbor met ainsi fin à cet approvisionnement de quinine qui venait notamment de Java. Aussi, en 1944, les États-Unis vont relancer l'extraction du quinquina et donc de la quinine dans les forêts équatoriales, où il y en avait déjà très peu et où l'arbre va quasiment disparaître à cause de cette opération. La guerre et les grandes puissances, notamment les États-Unis, sont toujours derrière l'histoire de cette plante.

**U. O.** C'est intéressant que les États-Unis ne se soient pas rendu compte de cette quinino-résistance, ni de l'existence d'autres remèdes tradi-



[9] tionnels comme l'*Artemisia annua*, utilisée depuis des milliers d'années en Chine pour traiter les fièvres. Pendant la guerre du Vietnam, la Chine a fourni de la tisane d'*Artemisia* au Viêtcong, et il y avait beaucoup moins de morts et de malades que du côté des soldats américains qui souffraient énormément de la malaria. Ici aussi, l'*Artemisia* est un instrument de guerre, mais encore dans son usage traditionnel en tant que tisane. Après guerre, ce sera la course pour trouver et extraire l'ingrédient actif, l'artémisinine. Mais encore une fois, en procédant à une extraction et en utilisant une seule molécule, il y a un problème de résistance. Or, la tisane d'*Artemisia*, ce n'est pas seulement de l'artémisinine. Ce sont plein d'ingrédients qui travaillent ensemble.

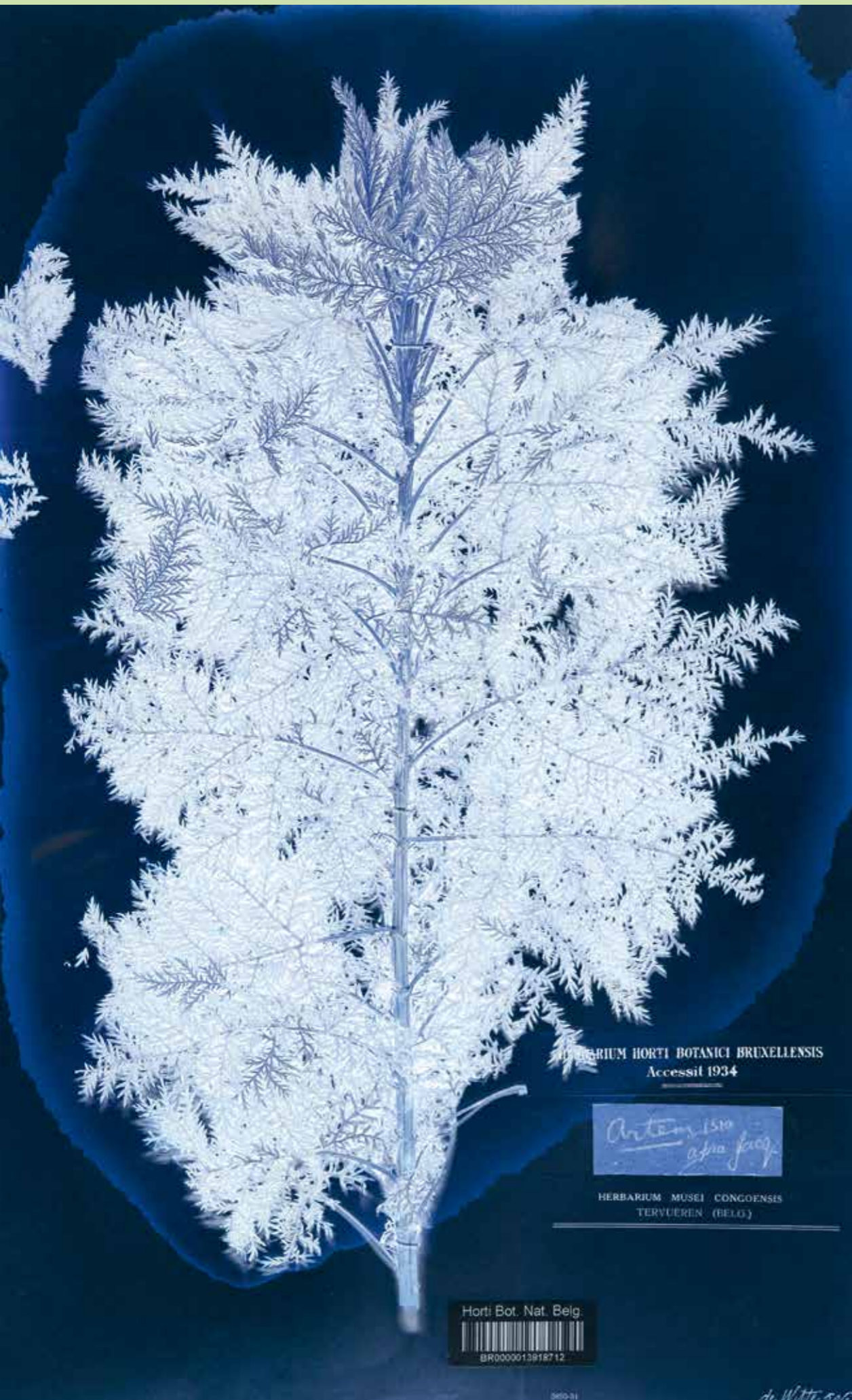
**S. B.** J'aimerais bien avoir ton avis sur un point : concernant l'usage de l'*Artemisia*, peut-on encore parler de médecine traditionnelle, de médecine douce, ou non ? Dans tous les cas, il me semble qu'il ne s'agit pas d'un traitement « acharné » ou dangereux, même si, à certaines doses, l'*Artemisia* peut avoir des effets secondaires assez terribles.

**U. O.** Cela dépend de quelle *Artemisia* nous parlons. Il y a en effet des *Artemisia* qui étaient utilisées en Europe pour l'avortement. Les plantes du genre *Artemisia* sont parmi les plus puissantes. On y trouve aussi l'absinthe.

**S. B.** Oui, l'*Artemisia vulgaris* est un abortif de la pharmacopée traditionnelle. Et les autres *Artemisia* sont aussi potentiellement abortives.

**U. O.** Pour en revenir à la lutte contre la malaria, je me suis intéressé à l'utilisation de l'*Artemisia afra*, qui est une plante locale d'Afrique aussi efficace que l'*Artemisia annua*. Cependant, elle ne contient pas d'artémisinine. Et jusqu'à maintenant, on ne sait pas pourquoi cela fonctionne. L'OMS et les scientifiques disent qu'il ne faut pas utiliser non plus d'*Artemisia afra*, par crainte que cela crée des résistances contre les médicaments qui contiennent de l'artémisinine... Mais plusieurs tests en double aveugle ont été réalisés sur des villages entiers, et ils montrent que l'*Artemisia afra* fonctionne très bien en tant que traitement, mais également dans un but de prévention. J'ai trouvé cela très intéressant car l'on a affaire à une plante qui résiste à la résistance. C'est un peu cela que j'essaie de faire aussi dans mon travail – de penser, peut-être, cet enjeu, cette perspective apportée par les plantes. L'usage de l'*Artemisia afra* était très répandu de l'Afrique du Sud jusqu'à l'Éthiopie, mais pas au Congo, je pense. Les médecins traditionnels avec lesquels j'ai échangé n'en connaissaient pas le nom dans les langues locales. Cependant, en consultant les archives des herbiers du Congo à Bruxelles, j'ai vu que des plantes d'*Artemisia afra* y ont été trouvées dans les années 1940-1950.

« En utilisant une seule molécule, il y a un problème de résistance. Or, la tisane d'*Artemisia*, [...] ce sont plein d'ingrédients qui travaillent ensemble. » **U. O.**



[h]

C'est donc un médicament naturel qui pousse là-bas. Ce n'est pas un traitement qui vient d'arriver parce que de jeunes chercheur·ses auraient trouvé ça ailleurs en Afrique. La question n'est pas seulement celle de la médecine traditionnelle.

**S. B.** Je pense que l'axe que tu as choisi sur l'extraction est très pertinent – sur le fait d'extraire un matériau sur un ensemble végétal, puis d'en extraire une molécule en lui donnant pour rôle de détruire l'agent pathogène. En réalité, c'est plus compliqué que cela, parce que la molécule est très souvent associée à d'autres pour pouvoir passer dans le sang des êtres humains. On ajoute aussi des excipients pour la digestion. Et puis il y a également des interactions pharmacologiques qui font que deux molécules peuvent mieux fonctionner ensemble qu'une seule. Il n'en reste pas moins que l'ingrédient de base est une molécule extraite d'un végétal. Donc la plante n'est pas absorbée dans son entièreté. Certes, la tisane est déjà une plante qui a été transformée, qui a perdu une partie de ses composants puisqu'elle a perdu de l'eau. Ce n'est pas la même chose que si l'on prend la plante quand elle vient d'être arrachée. Mais si l'on constitue des médicaments à partir d'un nombre limité de molécules, il est clair que la réponse pharmacologique sera beaucoup plus réduite, et qu'elle finira par être contournée beaucoup plus facilement. C'est également le gros problème de la vaccination actuelle contre la COVID : elle donne aussi une réponse immunitaire extrêmement réduite, puisqu'elle s'attaque à une seule protéine du virus.

[i] [j] [k] [l]



C'est en cela que la tisane me semble être un bon modèle. Et si des gens affirment qu'il leur est possible de se soigner en buvant des tisanes tous les jours, il n'est pas normal que l'OMS leur dise de ne pas le faire. Surtout que des tests en double aveugle montrent que soit la tisane guérit, soit elle prévient. Dans tous les cas, c'est une bonne chose.

Il y a là un énorme problème lié à la confiance. C'est-à-dire, à quoi se fie-t-on ? Dans le rapport que les pays occidentaux ont développé à l'égard de la médecine, il y a un manque de confiance vis-à-vis de ce qui n'est pas dosé, paramétré et donc extrait. J'aurais tendance à dire que politiquement, la bataille est perdue si l'on veut faire changer des institutions comme l'OMS. En revanche, il n'est pas difficile de faire pousser des plantes et de les faire sécher pour en faire de la tisane. Donc on a là une voie extrêmement concrète quand il s'agit de résister à la résistance. On n'est pas simplement dans le discours. Et je trouve qu'installer un jardin dans une exposition est ce que l'art peut faire de mieux aujourd'hui.

**U. O.** Nous avons commencé à planter un jardin de moutarde à Katmandou pour un nouveau projet. Je m'intéresse aux pressoirs où l'on extrait l'huile de moutarde. Mais c'est quelque chose qui est en train de disparaître avec l'urbanisation extrêmement rapide de Katmandou. La moutarde vient de la région de l'Himalaya et est utilisée pour certains effets médicaux. L'idée d'installer des jardins m'intéresse car il s'agit de créer quelque chose sur place, qui peut s'intégrer dans la vie des gens.

**S. B.** Est-ce que tu suis un axe esthétique pour l'installation des jardins ? Est-ce qu'il y a une forme qui t'intéresse plus qu'une autre ?

**U. O.** Ce qui m'intéresse, c'est de trouver à chaque fois une forme différente. À Katmandou, le jardin, vu de haut, va tracer une sorte de dessin en forme de pressoir. À Lubumbashi, nous avons juste créé un petit champ avec, derrière, une peinture murale réalisée par un peintre local, Musasa. L'idée était que la fresque murale donne les instructions pour prendre l'*Artemisia* et pour en faire de la tisane. Donc, à chaque fois, c'est un peu différent. Il est vrai que la question esthétique est aussi importante, car c'est la forme qui porte les idées.

**S. B.** Comment gères-tu la question de ce qu'on appelle les « mauvaises herbes » – même si je pense que c'est un terme qui mérite d'être discuté ?

**U. O.** Nous n'avons pas trop rencontré ce problème à Lubumbashi. Mais j'ai beaucoup travaillé sur les mauvaises herbes à Aubervilliers, où j'ai effectué une résidence. Les maraîcher·ères de Paris, qui ont dû quitter la capitale à la suite de l'haussmannisation, se sont installées à Aubervilliers et y ont cultivé les primeurs. Mais au XIX<sup>e</sup> siècle, en raison de l'industrialisation et de l'arrivée des usines à Aubervilliers, ces maraîcher·ères ont été une nouvelle fois chassées. Aujourd'hui, les mauvaises herbes qui poussent dans les rues d'Aubervilliers sont pour la plupart des plantes comestibles. Je ne sais pas si ce sont exactement les mêmes plantes que celles du XIX<sup>e</sup> siècle ou si elles viennent d'ailleurs...

**S. B.** Beaucoup doivent être des salades sauvages, donc des plantes de la même famille que l'*Artemisia*. C'est assez étonnant de remarquer que ces herbes que l'on qualifie de « mauvaises » sont quasiment toutes comestibles. Il faut néanmoins aimer l'amertume – les plantes comme le quinquina ou l'*Artemisia* sont d'ailleurs aussi un peu amères. Et il faut faire attention car certaines de ces herbes sauvages ne sont pas du tout comestibles, notamment les cousines de la carotte, qui peuvent être très dangereuses. Il y a là aussi une piste concrète de « réappropriation » des plantes qui nous entourent. Je pense, entre autres, au travail des Écologistes de l'Euzière, un groupe qui a complètement réinvesti le rapport aux plantes sauvages.

Il y a quelque chose d'assez fondamental dans l'extraction des plantes comme objets de connaissance ; c'est le fait de les intégrer dans des classifications botaniques, qui ressemblent plus ou moins à la classification linnéenne. Or, il s'agit déjà d'un processus d'extraction, puisque cela suppose, dans la majeure partie des cas, de s'intéresser simplement aux organes reproducteurs de la plante et donc notamment aux plantes à fleurs. Le problème pour les salades sauvages, c'est qu'on a très souvent besoin de les identifier quand elles ne sont pas en fleurs. Si elles sont en fleurs ou montées en graines, elles vont être beaucoup trop amères pour être mangées. Il faut donc développer des formes d'identification qui sont complètement contraires à celles qui régissent la botanique officielle. On est là aussi dans la résistance, je pense. Ça ne remplace pas la connaissance de la botanique officielle, mais ça la complète, ça la déborde.

« Dans le rapport que les pays occidentaux ont développé à l'égard de la médecine, il y a un manque de confiance vis-à-vis de ce qui n'est pas dosé, paramétré et donc extrait. » S. B.



**U. O.** Je pense qu'il existe aussi une longue tradition en Europe d'utilisation des plantes sauvages, pour la médecine et pour l'alimentation. Et je note une sorte de paradoxe entre, d'un côté, un soupçon à l'égard du savoir traditionnel, et de l'autre, un intérêt pour extraire ce que l'on peut en extraire. Cette tension existe depuis le Moyen Âge, avec les sorcières. Il y avait une certaine peur vis-à-vis d'un savoir qu'on ne pouvait pas contrôler et auquel l'État s'opposait, mais, en même temps, les sciences ont tenté de s'approprier une part de ce savoir. Cette contradiction m'intéresse beaucoup. Et je pense que c'est ce que tu peux aussi constater dans ton travail sur la relation avec le « Nouveau Monde ».

**S. B.** C'est une question d'État, d'organisation du savoir. Les herboristeries ont été interdites sous Vichy. Et ça n'a pas été remis en cause par la suite, ce qui montre qu'il y a une continuité entre Vichy et ce qui suit. Quand on essaie de comprendre pourquoi ça s'est passé, on peut se dire que les autorités étaient préoccupées par le fait que la médecine traditionnelle pouvait être dangereuse si elle était mal contrôlée. Mais l'on peut aussi se dire qu'il y avait tout un ensemble d'intérêts, notamment industriels, à ce que disparaisse ce type de commerce. Car si l'on s'en tient à la première hypothèse liée au danger que représente la médecine traditionnelle, et qu'on compare ce danger à celui des médicaments de la grande distribution pharmaceutique, avec tous les scandales mis au jour mais aussi ceux qui n'ont jamais été révélés, alors la médecine moderne devrait également être interdite. Ce sont donc l'organisation du savoir et l'organisation d'un secteur économique qui expliquent qu'on a extrait tout un ensemble de personnes d'une sorte d'écosystème de la connaissance. Mais j'insiste sur le fait qu'il y a des maladies qu'on ne sait pas encore traiter avec la médecine traditionnelle. Pour le cancer, on pense que ça peut être prévenu par tout un ensemble de choses. On parle de certains agrumes...

**U. O.** Il y a aussi la pervenche de Madagascar qui est utilisée contre le cancer.

**S. B.** Tout à fait. En l'occurrence, cela pose un autre problème : est-ce qu'il faut que l'Europe et les États-Unis aillent récupérer cette plante à Madagascar et en fassent un remède contre le cancer ? C'est très compliqué.

**U. O.** Si c'est pour créer à Madagascar une monoculture de cette plante, et donc mettre de côté la production alimentaire et contraindre le pays à importer, cela entraînerait beaucoup de problèmes.

**S. B.** Bien sûr. Je souhaitais aussi souligner qu'à titre personnel, je ne suis pas dans le fait d'exclure complètement le recours aux médicaments de la médecine occidentale. Si je portais cette proposition, je serais malhonnête, mais j'ai beaucoup de respect pour les gens qui arrivent à faire sans. Faire sans suppose de constituer autour de soi un écosystème voire un mode de vie complètement différent. Et ça, c'est le vrai enjeu. Par exemple, je ne pense pas qu'on puisse aujourd'hui avoir une pratique artistique ou une pratique de recherche en ayant ce mode de vie d'autonomie complète. Il y a des tas de choses qu'on ne peut pas faire, donc il faut être conscient·e de ses limites.

**U. O.** Oui, cela rejoint ce qu'on disait au début : il faut être conscient·e de ses propres contradictions.

### POUR ALLER PLUS LOIN

Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir : une histoire des plantes médicinales du « Nouveau Monde » (1492-1750)*, Éditions des mondes à faire, 2016.

[a], [h], [n] Spécimens d'*Artemisia afra* du jardin botanique de Meise, en Belgique. Images : Uriel Orlow, *Artemisia in Katanga*, 2020, 12 tirages d'archives au pigment sur du papier Hahnemühle Photo Rag, 56 × 59 cm.

[g] Cobalt électrolytique et cube de 1 cm<sup>3</sup>. Image : Heinrich Pniok, Wikimedia Commons.

[b], [c], [f], [i], [k] Culture et conditionnement de l'*Artemisia afra* par la Lumartemisia Cooperative, à Lumata, RDC, 2019. Images : Uriel Orlow, *Learning from Artemisia*, installation de trois vidéos avec son, 14' 18", 2019-2020.

[c], [e], [j], [] Préparation de la peinture murale dans le jardin d'*Artemisia afra* aux Ateliers Picha, à Lubumbashi, RDC, 2019. Images : Uriel Orlow, *Learning from Artemisia*, installation de trois vidéos avec son, 14' 18", 2019-2020.

[m] Peintures de Musasa, dimensions variables, acrylique sur carton. *Learning from Artemisia*, 2019.

